

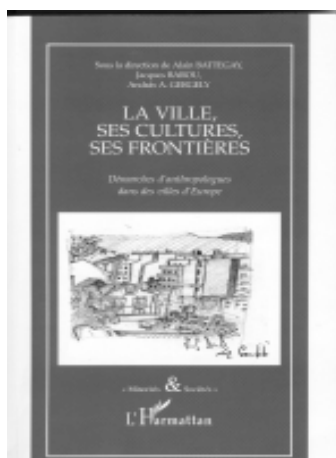
Notes de lecture

LA VILLE, SES CULTURES, SES FRONTIÈRES

Démarches d'anthropologues dans des
villes d'Europe

ss dir. **Alain BATTEGAY, Jacques
BAROU, Andreás A GERGLEY,**

L'Harmattan, 2004



Cet ouvrage est le fruit de plusieurs recherches conduites à l'initiative d'étudiants, de chercheurs et d'enseignants. Il exprime des regards de socio-anthropologues sur la ville. Regards croisés que portent les uns et les autres sur des manières contemporaines de vivre les villes dans différents pays.

Les interventions prennent pour terrains des villes différentes (Budapest en Hongrie, Lyon et Grenoble en France, Csikszereda en Roumanie). Elles mettent plus l'accent sur la compréhension interne de ces groupes, tout en tentant de rendre compte de l'impact des influences urbaines les plus variées sur le comportement des populations étudiées.

Se situant au carrefour de l'anthropologie urbaine et de l'anthropologie politique, leurs analyses des caractères publics des espaces et des événements qu'ils observent, désignant des frontières urbaines en leur donnant de nouveaux sens d'actualité.

Andreás A GERGLEY explique que la question de l'identité urbaine européenne n'est pas posée dans ce livre, pas plus que « *la question de la métropolisation de la capitale, et il n'y a pas de tentative d'analyse de la diversité des groupes sociaux et culturels* ». A cette époque, précise l'auteur, « *la connaissance scientifique était conçue comme devant constituer une théorie servant les bases institutionnelles* ».

C'est en rapport avec cette ambition que les chercheurs et les experts de l'aménagement et de la gestion locale se sont alors intéressés, d'une façon théorique et générale, aux conflits sociaux de la société urbaine, identifiés à partir des migrations internes, du rôle central des cités, des pratiques des habitants dans les nouveaux immeubles et de la problématique interculturelle.

En Hongrie, tout comme en Roumanie ou en Pologne, l'observation fine des communautés était pratiquée dans le but d'archiver la culture populaire traditionnelle, essentiellement rurale. Pour les anthropologues, sauvegarder, valoriser les éléments de la culture villageoise par les représentants scientifiques est une mission d'importance majeure.

Jaques Barou, dans son article, met l'accent sur un champ de recherche longtemps ignoré. En effet, il nous apprend que l'avènement de l'anthropologie urbaine en France semble intervenir plus tard que dans le monde anglo-saxon et nordique. Il s'interroge sur les raisons de ce retard et définit deux grandes raisons ; « *la première et liée à la particularité de la*

Notes de lecture

France comme champ de recherche, et aux particularités de ses relations avec d'autres cultures ».

L'autre raison est plus « *liée à l'évolution de l'anthropologie même en tant que discipline et à l'histoire de ses relations récentes avec d'autres savoirs académiques, la sociologie et l'histoire en particulier.* »

De nombreuses approches se sont intéressées aux cultures des peuples qui répondaient de plus en plus à des raisons scientifiques, notamment les quartiers populaires des grandes villes françaises, et les milieux de l'immigration. Elles ont soumis leurs enquêtes à ce couple immigration/intégration dans leur perspective, les études réalisées ont été moins des études d'interculturalité que des études d'acculturation, et elles ont particulièrement discuté des liens entre intégration sociale, culturelle et politique et ségrégation urbaine.

D'autres recherches se sont succédées. Cependant, elles ont en commun un débat sur les catégories mêmes de définition des configurations des populations., les notions d'identité, groupes, communautés et leurs qualifications en termes ethniques, communautaires et culturels.

Alain Battégay met l'accent sur cet aspect. Il explique que l'intérêt académique renouvelé pour des approches sociologiques et anthropologiques de la ville et de la vie urbaine, s'est également construit en écho à des événements d'actualité urbaine qui ont défrayé la chronique française, au cours des années 1980. De nouvelles formes de tensions et de conflits se manifestaient.

Toutes ces recherches travaillent pour développer des cultures communes. Elles rappellent une définition large de l'interculturel pris comme l'étude des formes d'interaction cul-

turelle à partir du souci concret de textes, d'images, d'objets, de pratiques ou de personnes... Elles portent le pari de l'hétérogène, de l'interdisciplinaire, et de la diversité des temps et des objets d'études. Diversité qui entraîne aussi les méthodes et les démarches employées.

■

Mariam HAMIM

L'INSTITUTION SCOLAIRE ET SES MIRACLES

Smaïn Laacher

Editions La dispute, 2005.



Smaïn Laacher, chercheur au Centre d'étude des mouvements sociaux, nous a habitué, quelque peu dans le sillage d'A. Sayad, à traquer les illusions, les croyances et les « *cécités conventionnelles* » quand il s'agit de cet objet d'études : l'immigration et les

Notes de lecture

immigrés. Dans son dernier livre, *L'institution scolaire et ses miracles*, il aborde dans ce même esprit, un esprit de rigueur et de vigilance détaché de toute « urgence » notamment idéologique, un gros morceau : l'école et l'immigration.

Que n'a-t-on dit en effet sur ce couple ces vingt dernières années ! Sur ses heurts et ses malheurs, sur ses échecs et un peu moins sur ses réussites, *comme si* toute l'attente de la conformation projetée dans la croyance « intégration » et quelles qu'en soient les dimensions (le rapport à la langue, à la culture, à l'identité nationale, à l'insertion sociale, à la civilité, à la religion) était et ne pouvait être que le fait de ce qui se tramait dans la relation des familles immigrées à l'institution scolaire. Vision qui n'est certes pas sans fondement (une des vocations de l'école est de normer) mais qui n'est pas non plus sans construire une scotomisation nocive : les « transformations morphologiques » introduites par l'immigration dans la société et la « production de nouvelles dispositions culturelles d'individus et de groupes » se trouvent jetées, tel le bébé avec l'eau du bain, dans les conduits de l'« échec » de l'institution scolaire. Le mot appartient certes à la « langue » de cette institution et à ses mécanismes de jugement et d'évaluation. Cependant l'usage confondant qui en a été fait ces dernières décennies, « du point de vue de l'école », révèle également le « fil invisible » dont on a chargé cette dernière : absorber ou phagocyter ces nouvelles dispositions, les neutraliser ou, à défaut, les anormaliser. Smaïn Laacher renverse la perspective et se préoccupe ici de « comment la famille, que l'on se plaît à qualifier d'immigrée, à sa façon et avec les ressources accumulées au fil de son histoire, contribue à produire des élèves qu'elle destine, en ac-

cord avec l'école, à une longue scolarité. » Du coup, l'horizon des enjeux mais aussi de la compréhension et de l'intelligence change : s'il y a « échec » c'est d'abord celui de la soumission à des injonctions, à des modèles et à des ordres dominants qui ont pour effet tangible la disqualification sociale. En bref et pour le dire à la manière de l'auteur, « ce n'est pas le fait de manger du couscous » ou d'être enfant de parents algériens qui hypothèque la réussite aussi bien scolaire que sociale « mais la maladie de la mère, le chômage du père, le cadre de vie délabré symbole de relégation et d'échec social ».

La finesse de Smaïn Laacher est de nous inciter à échapper au piège des « assauts des modèles », aux objets préfabriqués par la machinerie aveugle des discours politico-institutionnels pour poser les questions essentielles : au-delà des différents « échecs » que l'on évoque trop souvent quand il s'agit de l'immigration, des immigrés et des générations issues de l'immigration, l'intelligence socio-politique serait de s'obliger « à penser et à repenser les fondements légitimes de la citoyenneté, la relation entre citoyenneté et Etat, et la relation entre nationalité et nation. » Mais ceci est loin d'être un simple parti pris. Un triple « détour » permet à l'auteur d'asseoir son argumentation : disciplinaire (histoire, sciences humaines), thématique (l'école et la famille, la transmission, université et universalisme) et expérientiel (portraits). A lire pour dépasser les réflexes (et les construits) fatalistes aussi bien que les abstractions et remettre sur ses pieds la relation des familles immigrées à l'école et ses « miracles » possibles. ■

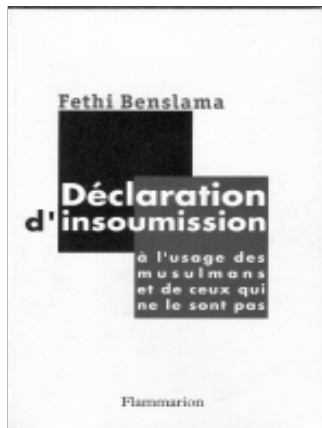
Abdellatif CHAOUITE

DECLARATION D'INSOUMISSION

(à l'usage des musulmans
et de ceux qui ne le sont pas)

Fethi Benslama

Flammarion, 2005.



Comme son titre l'indique, cet ouvrage déclare une volonté et une détermination d'insoumission. Insoumission à toute forme d'idéologie islamiste et une négation de toute répression quel que soit.

F. Benslama démontre comment les familles rentières du pétrole, notamment saoudiennes, étaient à l'origine de la semence de l'islamisme, en se rendant compte, à la fin des années soixante, de la « contamination » occidentale dans la terre sainte. Cette analyse traverse ainsi toutes les formes de l'islamisme, notamment les « massacres d'Algérie ». Il se demande comment peut-on commettre de telles barbaries au nom de l'Islam et comment une civilisation peut elle nourrir de tels démons exterminateurs ? Il dresse un état de lieux des Etats arabomusulmans en mettant l'accent sur la non

démocratie. Toutefois, la participation des états démocratiques à cette « dilapidation » est évidente. Pour eux, le droit et la démocratie demeurent à usage endogame.

L'atroce se légitime à nouveau et la lutte contre le terrorisme s'autorise toute humiliation, incarcération arbitraire, torture, meurtres en masse, en témoigne Guantánamo. Par ailleurs, F. Benslama relève quatre lignes théoriques et pratiques d'insoumission qu'il développe comme suit :

La première ligne ou lieu d'insoumission repose sur l'Islam qui n'est pas seulement le nom d'une religion, mais aussi celui d'une civilisation constituée d'une multiplicité de cultures, d'une diversité humaine irréductible. Le nom « Islam » désigne un espace et une région constellés de lieux, de cultures, de langues, « *de peuples qui n'ont jamais effacé leur multiples généalogies symboliques derrière l'institution religieuse.* » Distinguer l'Islam comme civilisation de la religion islamique n'est pas seulement question de vocabulaire mais de survie pour la civilisation, sans quoi, « *nous acceptons la disparition des littératures, des philosophies, des arts, des architectures, de savoirs de la langue.* » C'est pourquoi, il est impératif de noter que la destruction de la culture au profit d'une religiosité étendue à toute la vie est le dernier recours de cette ferveur inconsolable des prédicateurs.

La seconde serait l'oppression des femmes. Celle-ci ne concerne pas seulement la femme, mais organise dans l'ensemble de la société, l'inégalité, la haine de l'altérité, la violence, ordonnées par le pouvoir mâle. L'égalité doit commencer par la démocratisation des rapports sociaux sexués, au centre desquels l'émancipation des femmes s'articule étroitement avec l'affran-

Notes de lecture

chissement de la confusion entre sexe biologique et norme sociale de la sexualité.

La troisième ligne met l'accent sur le monde musulman qui s'est libéré des forces extérieures du colonialisme pour être précipité sous le joug de la tyrannie politique de l'unité et du dedans. Ces sociétés ont adopté un projet d'une appropriation unifiante. Une nation, une religion, une langue. Elles choisirent majoritairement l'identité contre la liberté, perdant ainsi et la liberté et l'identité en devenir. La fonction de l'intellectuel consisterait à rendre disponible des espaces propres aux expériences singulières de la liberté, à accueillir celles-ci, à les défendre, à leur donner leur portée plurielle puisque la liberté de quelqu'un n'est possible qu'avec celle d'autrui.

Le principe de la laïcité comme possibilité d'un dépassement du mythe identitaire de l'islamisme est la dernière ligne analysée par l'auteur. Les expériences de théories de la liberté en Islam sont une forme de soumission, qui se soutiennent du principe de la séparation inconditionnelle entre foi et droit. Or, la laïcité n'a pas pour visée la destruction de l'institution religieuse, mais la limitation des débordements de la religiosité psychique. La laïcité telle qu'elle est entendue est une autre guérison du mythe identitaire, qui ne rejette pas le principe de la responsabilité.

L'insoumission, non violente, dont il est question, précise l'auteur, *doit se tourner prioritairement vers l'expérience exigeante de la libération au présent de la liberté comme devenir.*

La naissance dans l'une des traditions de l'Islam, les signifiants de la mémoire et du nom « musulman » nous devançant tous, et vouloir l'ignorer est un leurre, car les signifiants nous rattrapent sans cesse. Il

faut en assumer dignement la dette et l'héritage. L'insoumission est ainsi un acte fidèle pour sensibiliser au mieux à cette culture. D'où l'intérêt de cet ouvrage destiné à tous ceux qui se reconnaissent dans les valeurs de la laïcité et de l'Islam comme culture.

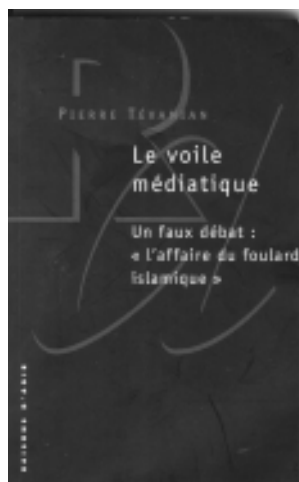
Mariem HAMIM

LE VOILE MEDIATIQUE : UN FAUX DEBAT

« l'affaire du foulard islamique »

Pierre Tévanian

Ed. Raisons d'agir, 2005



« Porter un regard critique sur les discours de justification politique et journalistique » face au problème du voile ; c'est

Notes de lecture

l'objectif de cet ouvrage, basé sur une enquête pertinente. L'auteur traite de l'imposition qui rappelle la place démesurée que les médias ont accordé au « voile » par rapport à des questions sociales de première importance, à un moment où aucune demande particulière sur ce sujet n'émanait ni des élèves, ni de l'ensemble de la population.

Tous les éléments objectifs disponibles montrent que s'il y a un consentement massif du corps enseignant à la loi interdisant le voile, il n'y a en revanche jamais eu de demande enseignante massive avant que la question soit politiquement et médiatiquement construite et imposée.

Par ailleurs, ce qui a également caractérisé ce débat, c'est l'absence saisissante des parties concernées. C'était le cas des adolescentes voilées, mis à part quelques articles dans le journal « *le Monde* », ce qui rend plus difficile l'accès aux informations sur le devenir, les difficultés et l'instant psychologique de ces jeunes filles. Dès lors, le champ était libre pour les partisans de l'interdiction du « foulard » islamique puis quotidiennement par presse, radio ou télévision. Ils ont déployé leur vision de la laïcité, de la république, de l'Islam, du voile et de la dignité des femmes. Les faits sociaux furent, également, largement absents des discussions qui restèrent le plus souvent sur le terrain de la théologie, de la métaphysique et de la morale, sans que jamais ne soit abordée la question proprement politique de la mise en oeuvre concrète des principes.

Indifférence, méfiance, hostilité, dégoût des adolescentes et des jeunes femmes qui sont censées être les principales bénéficiaires de la nouvelle loi, telle est la réalité sociale qui est demeurée invisible sur les

écrans de télévision et dans les colonnes des journaux.

L'auteur met, toutefois, l'accent sur les amalgames et dénégations que génère le débat, notamment une question fondamentale sur les problèmes précis que pose la présence d'une élève voilée dans une salle de classe, les risques de l'exclusion, les conséquences. La qualité des amalgames et des raccourcis ont été opérés, principalement, entre le port du foulard par des lycéennes et des collégiennes françaises et des fléaux sociaux plus divers : « violences sociologiques, oppression sexiste, fanatisme religieux, terrorisme, antisémitisme, ... ». Selon P. Tévanian, « *ces différents propos ne sont pas de simples dérapages individuels. Ils sont plutôt la pointe extrême d'une masse innombrable de discours simplificateurs caricaturaux ou méprisants proférés quasi quotidiennement dans les grands médias au sujet des musulmans ou de l'islam considéré comme entité homogène, déconnectée de tout contexte historique ou social.* » C'est ainsi qu'à la faveur du « débat sur le voile », le rejet de l'Islam et des musulmans est devenu peu à peu une « opinion » licite et c'est pourquoi l'auteur parle d'un faux débat, construit politiquement et médiatiquement.

Dans la foulée de ce tapage médiatique, que reste-t-il des valeurs républicaines, du droit à l'éducation (sans conditions), de l'émancipation, de la morale, du rapport à l'autre et à sa liberté ?

Emanant d'une réflexion pertinente et intelligente, cet ouvrage répond en partie à ces questions restées silencieuses. Une enquête congrue et précise, qui donne à voir et à concevoir différemment les sous-entendus de la question du « voile » en France.

■
M.H.

Notes de lecture

LA REVOLTE DES BANLIEUES

ou

Les habits nus de la République

Yann Moulier Boutang

Editions Amsterdam, 2005.



La République s'admire dans des vêtements imaginaires. Y.M. Boutang lui révèle, dans ce livre décapant, sa nudité criante. Les mots Liberté, Egalité, Fraternité, restent des effets de manches, creux à souhait. Il suffit d'une révolte de banlieues pour que les démons qu'on a cru longtemps dépassés reviennent à la charge. Comme l'affaire du voile, les émeutes des banlieues donnent l'occasion aux plus insoupçonnés de racisme de s'en adonner à satiété. La racaille rappelle le bicot et le rital. Et pour couronner le tout, ces révoltes tombent au moment où le colon civilisateur revient à la mode.

Plus désespérants sont ces intellectuels roquets (gauche comprise), ces *fast-thinkers* logés à la télé crasse, venus en renfort pour dénigrer les jeunes révoltés lors qu'il est dans leur rôle d'essayer d'en comprendre les tenants et les aboutissants.

Voilà une république daltonienne, autru-

che, dont la cécité est sans commune mesure devant la réalité d'une société mâtinée de communautés qu'elle fabrique inlassablement tout en les décrétant invisibles. Et la gauche ? Elle reste aphone, préoccupée par son retour éventuel au pouvoir quitte à vendre son âme.

C'est plus le modèle français d'intégration qui a brûlé que quelques carrosseries fumantes. C'est la casse sociale, le mépris et la discrimination qui ont généré ces révoltes. D'autres viendront si l'on n'y prend garde.

A charge pour la République de se rhabiller en se confectionnant des habits aux couleurs de la société. ■

Achour OUAMARA

